

Nous d'Evgueni Zamiatine

Christian Guay-Poliquin

Révolution russe de 1917 : retentissements et silences
Number 262, Fall 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/88356ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

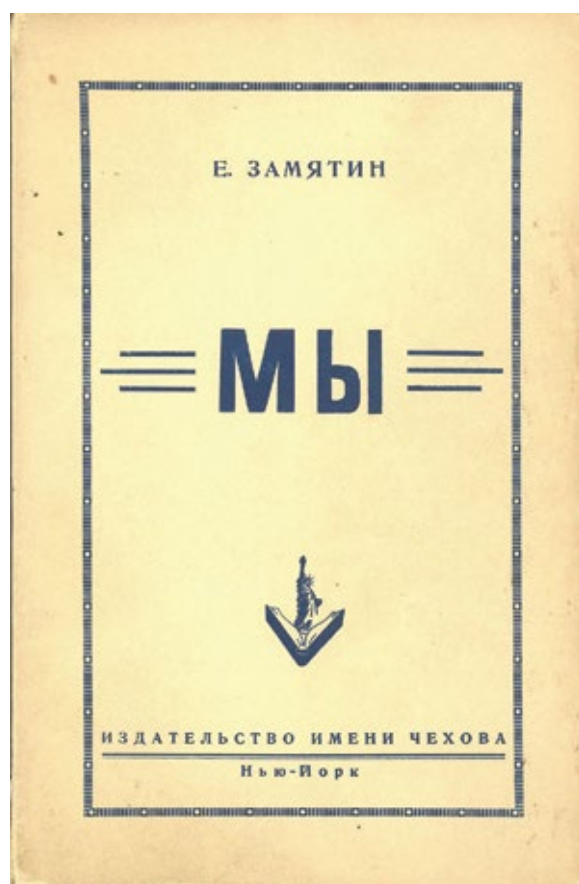
Guay-Poliquin, C. (2017). Review of [*Nous d'Evgueni Zamiatine*]. *Spirale*, (262), 36–38.

LE SOLEIL NOIR DES LENDEMAINS RADIEUX

PAR CHRISTIAN GUAY-POLIQUIN

NOUS

d'Evgueni Zamiatine, nouvelle traduction d'Hélène Henry
Éditions Actes Sud, 2017, 240 p.



C'est un lieu commun que d'affirmer que les sciences politiques et sociales bénéficient de l'apport de la littérature. Pourtant, on ne cesse de s'en étonner. La fiction littéraire agit comme un prisme : en mettant le réel à sa main, elle le déforme pour mieux révéler certains de ses aspects. L'anticipation littéraire, qu'elle soit utopique ou dystopique, permet une historicisation du présent, c'est-à-dire une mise en perspective de celui-ci à partir d'un futur imaginé. Dans cette veine, *Nous* d'Evgueni Zamiatine, initialement traduit

en français sous le titre *Nous autres*, est l'un des textes phares du xx^e siècle puisqu'en reprenant un bon nombre des thématiques du genre utopique, il procède à une inversion fondamentale des valeurs de ses contemporains et refuse d'embrasser la sécularisation enthousiaste de l'avenir. Une nouvelle traduction du roman de Zamiatine, réalisée par Hélène Henry et parue en 2017 chez Actes Sud, nous invite à revisiter à la fois la teneur de ce texte et l'histoire littéraire dans laquelle il s'inscrit.

Rédigé sous la forme d'un journal intime destiné aux habitants d'une autre planète, *Nous* raconte l'histoire d'un ingénieur spatial vivant dans une cité de verre futuriste régie par «l'État Unitaire». La vie des citoyens de ce monde, appelés les «Numéros», est entièrement régulée. Le travail, le sommeil, la vie sexuelle, rien n'échappe à cette normalisation. Dans cette société où le xx^e siècle fait office de préhistoire, l'ingénieur D-503 est responsable de la construction de «l'Intégrale», une navette interstellaire devant permettre aux missionnaires qui y monteront d'apporter un bonheur parfait, exact et mathématique aux habitants des sociétés extraterrestres afin de les convaincre (ou de les contraindre) d'être «heureux». Mais surtout, *Nous* raconte l'émergence ratée d'un individu qui voit naître en lui un puissant désir d'autodétermination dans une société du troisième millénaire où la notion d'individualité a été éradiquée depuis longtemps.

En faisant miroiter les possibles excès des espérances historiques orientées par le communisme, ce texte questionne la mécanisation de la société, et le taylorisme que redoutait déjà Dostoïevski. Ainsi, après *Le monde tel qu'il sera* - roman paru en 1846 dans lequel Émile Souvestre brosse le portrait d'une société complètement automatisée où le confort individualiste fait écran aux



conditions de vie misérables - et parallèlement au travail de l'écrivain britannique H.G. Wells - dont l'œuvre superpose la réalité sociale à des dimensions eschatologiques fondées sur un fatalisme matérialiste d'inspiration darwiniste -, l'anticipation de *Zamiatine*, nous dit Raymond Trousson dans *Voyages aux pays de nulle part* (1975), témoigne d'un important tournant dans l'imaginaire de l'avenir : «*On ne croit plus guère au pouvoir organisateur de l'État, dont on flairait vite le totalitarisme, ni au développement industriel, qui a trop souvent asservi au lieu de libérer. C'est la crise d'une civilisation que mine le doute et que l'utopie ne suffit plus à rassurer.*»

Empreint d'un dérangeant pessimisme historique, *Nous* met en scène certaines apories propres à la «raison lumineuse» qui gouverne le monde occidental depuis plus de trois siècles. Plus encore, *Zamiatine* ne fait pas simplement état d'une société funeste à l'opposé du modèle utopique, il présente surtout la dysfonction de la société utopique, qui se trouve en fait, dans son fonctionnement, trop efficace. En anticipant les dérives autoritaires du pouvoir de l'État, il met en relief les insidieux mécanismes d'assujettissement des consciences, mais aussi l'acceptation crédule de la domination par les individus eux-mêmes. D'où la crainte que le triomphe de la raison corresponde à la «fin de l'imagination», comme l'illustre un épisode central du roman.

Une postérité sinieuse

Nous a été rédigé en 1920, alors que la révolution bolchévique fêtait à peine ses trois ans et que Lénine était encore à la tête de l'État soviétique. Ingénieur naval de métier, *Zamiatine* est aussi écrivain et militant. Le récit qu'il a fait, dans une nouvelle intitulée *Seul* (1908), de son expérience carcérale après la révolution manquée de 1905 et les satires des mœurs provinciales russes qu'il a livrées dans *Choses de province* (1913) et *Au diable Vauvert* (1914), entre autres, l'ont fait remarquer du public et, bien sûr, de la censure tsariste. Contraint à l'exil par le régime à plusieurs reprises, *Zamiatine* est de retour chez lui en 1917, juste après le renversement de février. Ses services étant requis par l'entreprise éditoriale et pédagogique des Soviets peu de temps après le deuxième grand moment de la révolution russe, *Zamiatine* embrasse spontanément l'enthousiasme qui anime ses camarades. Cependant, sa soif de liberté et son esprit critique le forcent à se raviser. Pendant que plusieurs chantent encore des hymnes patriotiques révolutionnaires, il voit plutôt apparaître une grande glaciation à l'horizon du régime soviétique.

Si *Nous* apporte à *Zamiatine* une incontestable notoriété dans le milieu littéraire, il est toutefois interdit de publication en URSS quelque temps à peine après la fondation de l'Union, en 1922. Bien au fait qu'une version anglaise du roman est parue à New York en 1924 et qu'une traduction en tchèque est publiée à Prague en 1927, le nouveau régime tente à son tour de museler *Zamiatine*. Son sort est alors semblable à celui de plusieurs acteurs du milieu culturel dont les esprits n'étaient pas entièrement en phase avec le programme soviétique. Procès, calomnies et diffamations, tout est bon pour discréditer les libres penseurs de l'époque. Ainsi, en 1930, dans *l'Encyclopédie littéraire soviétique*, le texte de *Zamiatine* est-il qualifié «*d'infect pamphlet contre le socialisme*». Contraint de constater qu'il a été condamné à une mort littéraire en règle, l'auteur demande la permission de s'installer à l'étranger. Grâce à l'intervention favorable de Gorki, avec qui il avait collaboré par le passé, il part pour Paris en 1931, ville où il trouvera la mort quelques années plus tard sans avoir pourtant répudié son pays.

En 1952, *Nous* paraît pour la première fois en russe, mais aux États-Unis. Il faudra attendre en 1988, soit jusqu'à ce que le régime soviétique se fissure de toutes parts, pour qu'il soit publié dans son pays d'origine. Entre-temps, le roman aura fait l'objet de deux traductions vers le français : une première, en 1929, par Ilya Ehrenbourg et une seconde, sous le titre *Nous autres*, par Benjamin Cauvet-Duhamel en 1971. C'est d'ailleurs principalement grâce à cette version rédigée au passé dans un français soutenu - qui s'inspire vraisemblablement de la traduction française précédente - que le roman de *Zamiatine* s'est fait connaître dans le monde francophone.

Un peu avant la parution de la première traduction française de *Nous*, Ilya Ehrenbourg écrit directement à *Zamiatine* pour lui annoncer la sortie du livre en France. Ce faisant, il lui fait part d'une observation personnelle : «*La tonalité du livre m'est très proche (le romantisme, le refus du mécanique, etc.). Seul le rythme m'a étonné. Son caractère chaotique, son dynamisme excipent plutôt de la Russie de 1920 que de la ville de verre.*» Ehrenbourg touche là un point crucial, à savoir que la structure antagoniste du roman oppose le fond et la forme, c'est-à-dire la limpidité et la transparence de cette cité futuriste au langage du récit, qui est, lui, plutôt hésitant, inégal, voire détraqué.

La traduction d'Ilya Ehrenbourg, publiée à la NRF dans la collection «Jeunes Russes», a laissé très peu de traces. Néanmoins, comme le style particulier de *Zamiatine* était loin de faire l'unanimité - et que le traducteur était lui-même



écrivain, journaliste et admirateur de Zamiatine bien avant d'endosser ce rôle -, tout porte à croire qu'Ehrenbourg a pu «corriger» ce rythme singulier qu'il avait clairement identifié. La traduction de Cauvet-Duhamel, réalisée 40 ans plus tard, irait conséquemment dans le même sens puisqu'elle assure la fluidité de la narration.

C'est donc en prenant au sérieux cette considération du premier traducteur de Zamiatine qu'Hélène Henry propose une nouvelle et troisième version française de *Nous*. En accordant une importance toute particulière à la syntaxe, cette dernière traduction met en relief cette caractéristique, subtile mais intrinsèque, du roman de Zamiatine; soit que ce texte porte une voix - celle du protagoniste, de surcroît - qui détonne radicalement du contexte qu'elle décrit. Ainsi, nous dit Hélène Henry, chez Zamiatine le langage, «*loin de reproduire l'ordonnement des immeubles de verre, les fait voler en éclats*». Plus encore, en déclenchant la prise de conscience du protagoniste, l'écriture mise en abyme dans *Nous* représenterait à la fois l'étincelle qui met le feu aux poudres et le souffle de la déflagration. Elle «serait» l'explosion. Autrement dit, ce serait l'écriture qui catalyse le récit, car elle est le véhicule d'une conscience de soi qui implique forcément une conscience sociale. Ce serait donc à partir d'un rapport singulier au langage qu'émerge dans la tête du protagoniste un sens critique lié à la conscience de sa propre individualité et, par extension, à un nouveau mode d'appréhension de la réalité. Et c'est précisément ce dont veut rendre compte cette nouvelle traduction.

La structure des phrases, le rythme et la ponctuation jouent ici un rôle majeur. On peut d'ailleurs avoir une bonne idée des enjeux - à la fois stylistiques et narratifs - qu'ils soulèvent si on compare un extrait de la traduction de Benjamin Cauvet-Duhamel avec le passage correspondant chez Hélène Henry. Par exemple, dans la «Note 16», le protagoniste D-503 indique être inquiet. Le désir qu'il éprouve pour sa collègue I-330 est à la fois irrationnel et irrépressible. Pour cette raison, il se sent coupable d'une faute et cela suffit pour qu'il ait l'impression d'être surveillé. La traduction de Cauvet-Duhamel va ainsi : «*Si on vous disait que votre père vous voit tout le temps, comprendriez-vous? Vous éprouveriez des sensations étranges : vos bras vous sembleraient étrangers, vous gêneraient. Je me surprends souvent à les balancer d'une façon absurde, sans suivre le rythme des jambes. Ou bien, j'ai envie de me retourner et je ne le puis, mon cou semble figé. Je me mets à courir de toutes mes forces et sens derrière mon dos une ombre courir plus vite que moi. Je ne peux lui échapper.*» Certes, chez Hélène Henry ce passage conserve son propos, mais il semble davantage

syncopé que dans la version de Cauvet-Duhamel. Le style, la syntaxe et le choix des termes révèlent un autre aspect du texte : «*Si l'on vous disait : votre ombre vous voit, elle ne cesse de vous voir. Vous comprenez? Et tout à coup - voilà que vous avez une impression bizarre : vos bras ne sont plus à vous, ils vous gênent; et je me surprends à agiter les bras à contretemps, sans rime ni raison. Ou bien - j'ai envie de me retourner, et je n'y arrive pas, rien à faire, mon cou est - comme paralysé. Et je cours, je cours de plus en plus vite, et, derrière mon dos, je le sens : une ombre court encore plus vite. Et s'en défaire - impossible, impossible...*»

Comme on peut l'observer, les phrases plus courtes ou incomplètes, l'utilisation moins conventionnelle de la ponctuation et le recours à la répétition, entre autres, marquent une différence notable dans le rythme. De plus, le choix du mot «ombre» au lieu de «père» complique l'interprétation des choses. D-503 craint-il d'être observé et traqué par l'État Unitaire, d'être accusé par sa propre conscience ou, encore, d'être pris en filature par la mystérieuse I-330, qu'il désire et redoute simultanément?

Dans l'écart qui se creuse entre ces deux traductions, il est possible d'argumenter longuement sur les implications du sentiment décrit par D-503, car le passage d'une langue à une autre crée inmanquablement une distorsion. Et c'est là tout le défi de la traduction littéraire que de respecter l'ambiguïté d'un texte au regard de son cadre historique et culturel afin de le transposer dans une langue et un contexte complètement différents. Si la traduction d'Hélène Henry éclaire un élément que la version de Cauvet-Duhamel avait négligé, c'est bien ce jeu formel - lié à la mise en scène de l'écriture - qui s'ajoute à l'antagonisme fondateur du roman de Zamiatine entre la clarté et le chaos, la raison et le désir, l'État et l'individu. Dans la présente traduction, cette dualité se fait sentir jusque dans le ton et le rythme du récit. Le style disloqué, voire moderniste, vient rompre avec l'élégant phrasé de la traduction précédente et donne une texture particulière aux tourments du narrateur.

Enfin, faut-il rappeler que relire *Nous* force une fois de plus à considérer l'éclairage sombre que projettent vers nous les dystopies du siècle dernier? Si Zamiatine avait incontestablement pressenti la tangente qui a mené l'URSS vers le stalinisme, son texte est peut-être aujourd'hui porteur de nouvelles mises en garde. L'indéniable désir de puissance et d'homogénéisation de la nation russe actuelle se révèle alors sous un autre jour. Et dans la similarité fallacieuse des discours nationaux où la rationalité collective implique la subordination inconditionnelle des individus, on peut entendre résonner les accents tristement familiers d'un accablant «*Make Russia Great Again*»... ■